

Michel Orcel

Élégie

*Atque ubi fatidicae latuere arcana Sibyllae,
Nunc claudit saturas vespere pastor oves.*
Iacopo Sannazzaro

Michel Orcel, né en 1952, est actuellement pensionnaire à la Villa Médicis. Animateur de la revue *l'Alphée*, il a publié : *Manière noire* (Sud, 1978) ; *le Théâtre des nues* (Alphée, 1981) ; *Les Liens* (Alphée, 1982). Traducteur, il a donné *les Chants* de Leopardi (*l'Age d'Homme*, 1982) et *les Tombeaux* de Foscolo (collection Villa Médicis, 1982). Il fera paraître à *l'Alphée* le 12^e chant de la *Jérusalem délivrée*.

I

RÉCIT DU POÈME

Le récit de sa beauté,
Qui tient aux étoiles, à cette page
Noire fertile en signes,
Qu'enseigne-t-il, ô petit chêne,
O herbe sous les cascades ?
J'attends que cette forme,
Animée aux branches
Des vieux livres,
Se dévoile doucement
Comme la pluie des cieux.
Il est amer, le sujet
De sa connaissance, et c'est un acte
Impatient que d'écrire
Contre les fantômes durs, les faunes
De son désir.

*

Je bénis et j'enfante
Quelque chose comme un bûcher
Que les oiseaux survolent,
Oiseaux laqués se divisant
Au-dessus des flammes — oiseaux.
Mais rien ne demeure
De ces feux, si je n'écris.

*

Et très peu dans les mètres
Subsiste, que ne touche l'air
De la langue naturelle,
Et la clarté. Ainsi, tu marchais
Dans les bois, avec ta poitrine

Palpitante, tes yeux ouverts :
Un ruisseau comme il en est
Dans les Alpes, et ces nuages
Seront-ils assez forts
Pour soutenir ton jour ? Les jours
Pèsent, et tu pressens
Qu'il faut courir, ne pas courir,
Mais descendre en paix
Vers l'eau noire.

*

Tout me conduisait là, du livre
A la disparition, passant
Par l'incertaine maison des astres,
Où ne s'achèvent pas
Les voix éteintes — et même elles survivent
Parmi les frondaisons,
Sur ces traces où tu éprouves
Un peu d'humilité. Que j'appelle,
O chèvres, le goût de l'œuvre
Et du lait, qu'il soit
Sensible à ma bouche,
Alors une grotte étroite,
Peut-être, parlera.

*

Rives et chants, rameaux
De la fête,
Ce sont lieux tendres, inabordables,
Et leur clôture, c'est le silence des arbres,
Et ce berger désolé
Que nous portons en nous, gardien
Des formes spirituelles,
Ah, qu'il sourie lucidement
Par l'ironie des textes morts,
Et nous enfante près des granges
Où descend le Soleil.

*

Paroles plus anciennes, ô plus fraîches
Que les buis proches
Où ne pénètrent pas les rayons,
Que serez-vous si l'âme des hommes,
Suants sous la chaleur,
Est l'inquiétude même de vous ?

*

Je bâtirai mon lit de flammes,
Je pèserai, dis-tu,
Et le rieur Amour et les plumes
D'un lit de livres
Qui n'est pas plus que l'espace
D'un mot rare dans l'encyclopédie.
Est-ce là tout ?
Il ne t'est pas permis encore
De respirer, de t'étendre
Avant que cette aurore touche les branches,
Même si les camions,
Là-bas, ne cessent de passer,
Ne cessent d'assourdir
Ta pensée, amante recrue
Des mythes et des points d'eau.
Avance dans le récit qui est
Sa beauté, sa renaissance,
Dans une nuit sans étoiles.

SUR UNE TERRASSE PRÈS DE NAPLES

Pris un soir aux rivières
D'un temps limpide, pardonne-moi
Les abstractions et la nuée,
Ce désir
Qui te fait soupirer toi aussi
Vers l'eau des branches.

*

Et peut passer l'enfant maigre
Dans sa robe de fraises,
Beau et blessé. Toi, tu erres
En deçà des claires paroles
Pareilles aux vergers, aux flûtes
De ta naissance inconnue. Qui chante
Sur ce mode, qui n'est pas entendu
Et hai ? Où rejoindre
Le gîte des satyres ?
Tu entends, tu jouis
De la substance non solitaire
Et dorée de la voix,
Et pour le moment, c'est assez,
Que la bénédiction te livre
Au sommeil.

*

Comme tu attendais
La négation du paysage seul
Où tu respires un peu —
La jeunesse voletant
Derrière nous, déjà —
Un vol d'abeilles, un livre
Ont rappelé soudain
Les printemps. Ah, terrasse
Vraiment nue sous les fleurs,
Sur quoi roule un soleil innocent,
Et ton visage touché
Par les airs en fleurs de la voix.

*

Et je reprends un récit
Qui bouge dans la brise,
Lumière insaisissable,
Et l'air me parle
Des poètes latins,
Les bénis, les enivrés.

*

Les berges, l'onde lente
Et l'oubli, chantent les fauvettes
Aussi noires dans l'aube.
Et la fraîcheur de la terre
Est comme un sacrement
Pour qui veille. Mais qui s'éveille
Sans trembler
Dans sa multitude
Et son corps délabré ? Qui,
Sous la véranda, voit l'orage
Descendre (et l'électricité
Soudain manque, et l'éclair)
Sans douter
Avec son cœur obscur
Comme au doux temps des grottes ?

*

O matin ironique : les buissons,
Noirs encore,
Étaient secoués de nymphes
Humides, et le soleil
Non paru, lumineux,
Au bord des haies !

LES ANTIQUES

Têtes, vases d'argile,
Quelle onde vous rejoint,
Quel passé non mortel
S'achemine en vous ? Ce n'est assez
De dire : les choses réelles
Sont ici, parmi les hommes,
Et de chanter les fleurs misérables,
Si dans la boue, la lumière
De nos gestes,
Ne bouge une autre terre.
Ah, témoins de ces airs,
Livres et vers livrés à la pluie,
Précieuse, ingrate pluie.

*

Près de Naples,
C'est un poème ancien,
Non écrit, que tu as retrouvé :
Les feuilles tremblent, les voitures
Sont loin,
Seulement la colonne du jour.

*

Et les maisons, les toits luisants
Qui penchent
Vers le passé infini,
Et cet appel soudain
Dans les champs de fouilles de l'été !
Si tu attends encore un peu,
L'enfant passera, blond et joufflu,
Avec ses flèches.

*

Mais on n'usurpe pas la voix
D'un autre, on se tait
Parce que la nuit est tombée
D'un seul coup. A peine reste-t-il
L'imparfait, temps précieux
De la mère et des jeux désolés.
O cœur de la nuit,
Mots que multiplient
Les bouches d'enfant, les ombres,
Comme autant d'oiseaux
Tombés dans la poussière.
A présent, je me réveille
Avec un enfant dans les bras
Et le bruit de la ville
Comme une passion quotidienne.
Et s'il fallait simplement
Se baigner dans les images claires,
Se pardonner.

*

Ainsi j'aime et je sais
Ce qu'il faut d'épées
Et de pleurs
Pour entrevoir de temps en temps
Son propre amour,
Comme un paysage dans ses collines bleues,
Avec l'hésitation, la clarté
D'un fleuve au loin
Et ces taches d'ombre parfaite.
Mais qui est le corps ? Et l'ombre ?
Les feuilles tombent,
C'est que l'arbre importé
Poursuit son rêve
D'un automne
Dans l'été naissant où j'écris.

*

Il poursuit son rêve,
Non pas comme toi
Qui as renoncé aux dimanches,
A la prairie des dieux
Jamais touchée. Et voici,
Tu éprouves le vide
Avec des armes légères, des rythmes,
Tu écoutes des voix
Que tu n'entends pas,
Car elles sont sans demeure.
On attend du labeur une image,
Et c'est le soir qui vient.

UNE INVOCATION

Je n'espérais pas cette cascade
Dans les eaux de la tête,
O évanouie ! Les carrières bleues
Sont ouvertes, les rochers
Énormes : entre les arbres
Galope la guerrière
D'un récit cru, immortel,
Et l'espace l'accompagne
Comme la nuit lumineuse
Des poèmes. Je ne cherchais
Qu'une fenêtre, un mur moussu
Pour appuyer la faiblesse
De mes bras, pour écouter
Quelque chose sans voix.

*

Où, nous pleurons ce temps des odes,
Mais la mésange
Qui est sans rire
Et tout oiseau imparfait
Veillent les noms de la nature
Ensevelis
Dans le jour.

*

Cependant tu t'éloignes
Des figures de l'esprit, tu trembles :
Te rappellera-t-on
Avant le soir,
Alors que le cerf brise les branches
Sous le feu des étoiles ?
Et tu passes
Une fois de plus, en esprit,
Près de la misère, des ordures brillantes
Au coin des rues : l'homme
Est un peu plus masqué,
Un peu plus doux et cruel
Avec ses yeux de lait.

*

Car c'est la nuit
Sans une autre parole qui chante
La béatitude des mères,
Ici et là, profondes,
Par les prés de l'antique pays.
On y retourne
Un peu plus seul, passé
Le premier voyage d'été,
Et c'est l'air, les cigales muettes,

Les feuilles énervées
Qui travaillent
Au silence des architectes,
A la première fraîcheur
Frivole
Des Anciens.

*

Tu sais combien est beau
Le vocatif,
Et son silence
Où murmurent tous ceux
Qui nous ont précédés.
Les signes de Properce,
Les bavardages si beaux
Sur la berge amère,
Tout peut se poursuivre
Pour qui écoute,
N'écoute pas.

ENFANCE DU VIEILLARD

Mais qui t'inspire
De mêler tous ces anges,
En qui tu ne crois guère,
Au métier éternel ?
Voilà que le récit
S'achève dans les maisons,
Sacré comme le lait du temps,
Ignoble
Comme aucun berger
Riant, la flûte entre les doigts.

*

De ton livre gelé,
Toi, pauvre Torrismondo,
Jeté par les collines
Vertes et douces,
Exilé, qu'attends-tu ?
Le monde se retire,
Un enfant naît
Sous tes astres,
Naturellement pur :
Les armes, les dentelles
Et les sorts se sont évanouis.

*

Et tout passe, renouvelant
L'image de sa propre chaleur
Éperdue,
Et l'écorce des étoiles
Te fait saigner,
Sourire et saigner,
Parce que tu résistes sans joie
Au rocher, blanche
Et vermeille fille,
Dans ton désordre.
Et le mythe s'accomplit
Dans un peu d'encre,
Comme pour dire :
Nous sommes là, si proches,
Spéculaires et vains,
Tandis que l'herbe bleue
S'accroît
Sous le vent miséricordieux.

*

Mais le vent ne porte pas
Cette nostalgie de l'écriture :
Là, tu hésites un instant,

Comme devant une tapisserie
Où tu reconnaîtrais ton visage d'enfant,
Pastorale un peu lointaine,
A peine durcie
Par la grâce des glaives.

*

Car c'était ce temps naïf
Et sans distances, un corps
Dans l'été. O présent
Dans les gerbes de genêt,
Sans presque d'odeur,
La chaleur,
Un peu plus loin les trains :
Rien de moins animal
Qui nous entoure,
Rien de plus humainement
Divin que cette ombre
Et la fraîche inquiétude,
Qu'une porte qui s'ouvre
Sur l'ombre. Pas de noms,
Pas même d'espoir,
Les bêtes sereines qui s'avancent...

*

Écrire, écrire,
Dans la terreur même
Des choses qui passent,
Et se pardonner
Même la gloire
Aux beaux cheveux dénoués.

*

Là, sans frein,
Le ciel tournant
Et les eaux du récit,
Dont le souvenir souffre
Avec la mer,
Pourraient s'éteindre
Sans bruit. Ici ou là,
Qu'importe ?
Moi, je te parle,
Sans visage
Mais non sans larmes,
Assis à la source
Des pensées, gardien
Solaire et souriant
Des petits maîtres, des chansons.

II

L'ÉCHANGE DES NUITS

Passant, tu laboures
L'étroite terre fanée,
Image d'un poème
Qu'ont multiplié les âges
Et qui revient, la nuit,
Aux lèvres d'un enfant.
O chouette, petite chouette sublime
Qui cries soudain dans l'arbre !
Et les tombeaux de feuilles, le joyeux
Tremblement de terre,
Et la voix qui perd sa tête !

*Ce n'est pas que tu regardes encore
Avec ses beaux yeux pers
Cette figure ailée
Parmi les astres et les insectes,
Douce figure qui feint
D'être simple dans l'air
Quand, sur les champs, la chaleur
Décroît un peu.*

Tu tournes à l'églogue,
Tu soupîres
Vers les prairies des hommes,
Ainsi que les oiseaux,
Les trains aussi
Qui ne sont pas si loin
Que tu ne puisses encore aimer
Leurs hangars, les caténaires
Qui se dressent dans l'air,
Ou l'âge d'or.
O images bercées,
Misérables,
Qui venez étendre vos bras
Parmi les arbres !

*Mais la carrière des mots
Ruisselle dans le passé. Es-tu sourd ?
Les rochers de l'inexistence,
Et la ferme du Père
Ensablantée d'agneaux,
C'est aussi cet avenir peu sûr
Où tu t'éblouis de revivre
En chantant.*

Parle-moi, c'est en buvant
Tes paroles qu'un jour je toucherai
La terre humide, les herbages
Où demeurent,
Amèrement, les pasteurs
Et les bœufs qui ressemblent aux fables.

*Anxieusement tu regardes —
Et c'est ainsi, peut-être,
Qu'il te faudra mourir —
L'imparfait chant
Qui, tu le crois, pourra se propager
Durant des nuits. Et c'est toi
Qui te complais dans ces collines
Dont les pentes supportent
La tristesse des bêtes.*

Toi, tu rêves de ruptures
Musicales. Terre asséchée
Que l'ombre fuit, ô phrase
Qui n'en finit pas de poursuivre
Les ombres en armes ou la tendre
Chair atteinte
D'une vierge, là, sur l'herbe.
Est-ce là notre dialogue ?
Mais qui ton souffle emporte doucement
Vers des gouffres humides ?
Sur l'herbe, dis-tu...
Mais le soleil tourne dans les maisons,
Jaunes pierres antiques.
Plus de fêtes, de bruits, de bœufs,
Dans la tête
De ce pays mortel.

*Et Naxos, l'oublies-tu,
L'abandonnée
Terrestre et douce, qui se paye
De mots obscurs, de sanglots ?
Toi, tu aimerais
La fonction fleurissante d'un livre,
Soudain palpitante
Devant l'âme
Qui ne s'apaise pas de bribes,
De murmures. Car c'est là
Qu'est l'enfant, visible
Voyageur et gage des tonnerres,*

*Non simple, en vérité,
Mais qui s'en va vers le domaine
Où, dans leur fuite, les nymphes
N'ont rien brisé.*

Une antenne pointe
Sur les tuiles : je t'apprendrai
L'art de l'énigme,
Qui soutient quelquefois —
Là où brille la première blancheur
Sans étoiles —
Un pont léger qui passe
Au-dessus des montagnes,
Et vivifie ton image
D'un seul terrible monde.
Mais, plus bas, le long du mur
S'accroît la vigne vierge
Sans mesure. Au loin,
Sons de cloches, échos :
On entendrait,
Dans les feuillages, une chanson.

*Langue, moulin de dévotion,
Petite terre
Où se couche l'ange,
Que dis-tu qui ne chante
La théorie bleutée
Des images, des signes,
Où la terre couverte de feuilles,
Inconnue,
Et le Vésuve encore,
Meurtrièrément seul,
Où tu adores une colonne,
Un brin d'herbe,
Assez, du moins, pour ne pas effacer
Tous les mots, les liaisons,
Dans la langue qui t'abrite.*

Parce que l'homme ressemble
A sa bouche : il s'y tient,

Semblable couronne
Et rose sombre dans l'air
Qui l'étouffe. Si je revis
Dans un instant non mesuré
La tendre passion des vers,
C'est que les lauriers
M'ont touché,
Ame engluée qui parle
Dans l'écorce, et que le feu,
Même le feu n'effraie pas.

*Rien de plus obscur
Ne t'enferme
Dans le premier élan
Où tu as déposé tes armes :
Le crépuscule fraîchit,
Tu peux te relever.*

SUR LES OMBRES

Qui le désigne du doigt
Ou l'espère,
Le bois fraîchissant de l'été,
Quand nous, nous sommes là,
Non tangibles,
A qui voudrait une lyre
Ou un roseau
Pour chanter sa vie de tous les jours ?

*Insensiblement tu gravis
La colline où revoir les grottes,
L'ironie de leur paix.
Comme une pomme acide,
Tu la manges en clignant des yeux,
Mais sa chair te réveille,
Et l'air des cimes t'irrite,*

*Les oiseaux passant à tire-d'aile
Vers l'horizon. Ah,
Que le pas soit dur ! Les souffles
Et les beaux fantasmes
Plus rares ! S'il reste là-haut
Le ciel dans ses figures,
Une barque de pierre.*

Je ne me souviens plus, je m'appelle
A descendre vers l'eau
Qui résiste : là, nous payons,
Sable fuyant.
Mais l'harmonie heureuse,
Égare-la plus loin :
Foudre, absence, fenaisons,
Que toute scène
Pastorale, au lieu des meules,
Couve notre bonheur !

*

(Sous le soleil,
Bosquets de tyrannie,
Buissons et mares,
On cherche avidement à retenir,
Dans l'air malade,
Une poignée de souvenirs humains,
A fixer quelques mots fidèles
Dans l'or diffus.)

*

*De tout amour ou destruction,
Vois : les atomes libèrent
Leur rêve : projet gracieux
Comme la course des astres blancs,
Les cheveux d'une étoile.
Chute ! Apprêts de sang !*

*Quelque chose s'est brisé
Dans le chaste corps
Déifié : deux êtres
S'enfoncent dans un bois,
Ils poursuivent
Ce qu'ils ont,
Ce qu'ils n'ont pas :
Quelque faune,
Là-bas, va les tromper.*

Allons, nous ne sommes plus loin
Des bergeries,
Maisons sacrées mais répugnantes
Où s'attardent le paisible
Soleil et les dialogues
D'un temps perdu. Toi,
Laisse la baguette de bois vert
Et le pétase de paille,
Toutes risibles choses
Dans les chemins silencieux
Et l'odeur de goudron.
Moi, je m'allonge
Sous la roue de l'air,
Les étoiles,
Une fois encore
Doutant des yeux insensibles
Qui nous regardent.

*J'ai rassemblé les rameaux,
Les pins nus, les trophées
De la poussière : fosse
Creusée non dans l'herbe,
Mais là, dans une gorge étoilée.
Et tu vois la pierre des murs
Comme l'histoire,
Plus loin la barrière blanche,
Le pré tremblant où tu éprouves
Les combats d'un poème,
Où tu éprouves que vit
Le sens, la nuée d'une phrase
Qui s'avance.*

*

(Bientôt vont s'éteindre
Les lumières. Des jouets traînent
sur le pas de la porte,
Présence lyrique
Dont tu vas adoucir
L'espace étroit du lit. Près d'un vase
Brûle une cigarette.
O sommeil semblable
A la paix des bibliothèques !)

*

Et si tu vis assez, vivant,
Pour tenir l'arc
Comme l'Archer le doit,
Qui donc saura t'enseigner l'art
Des premières images ?
Vins neufs, tables, chansons,
Tu aimais — mots obscurs —
Et le cri d'un oiseau nocturne
Et le nuage des lucioles
Qui divague, le soir,
Dans la noirceur des branches.

*Mais le passage dur,
Pour lequel nous aimons
Les pêcheurs qui se penchent
Au crépuscule — et leurs filets,
Leurs barques noires —
Il est encore loin : les hommes
Respirent doucement.*

Qui, lumière,
Te surprendra dans les formes
Indistinctes : sépultures
De papillons

Qui se confondent vite
A l'herbe sèche, aux brindilles,
Ou bien alors, dans les
Briques mortes,
Sous le gaz, l'autre lumière
Qui déjà nous parle...

*Ainsi j'aborde à des choses
De terre. Terre usée,
Terre des processions
Qui nous éloignent toujours un peu plus
Du beau rayonnement
Des atomes,
Ou des syrx aigus
Qui font — dans les livres —
Pleurer les bois. O cavernes,
L'eau bouillonne
Parce qu'un corps, tardif,
Est venu se baigner. L'heure de midi
Pèse et chante
L'incomparable mot :
Le démon même
Dort, avec ses yeux de nacre
Et son rêve : un bûcher.*

ÉGLOGUE

Qui n'aurait pas crié
Vers des âges de miel ?
Lui, connaissait la chance
De chanter sans peine
Dans l'horreur —
Seul apprenti touché
Par le vent,
Avec le bruit des ondes
Et les savantes liaisons
Pour demeures
Comme des cases de pierres jointes,
Des matériaux, humbles ou morts,
Où ne point bâtir, ah ! que sa voix.

*

Et : charrues, vallées, fraîches
Eaux, qu'il écrive
La frayeur du soleil,
L'enfer saturé de songes,
Qu'il écrive les
Coteaux sacrés,
Ici et là réfractant
Tant de textes. Non, ce n'était
Qu'une vision
Dans le tain sans présence.
Ses yeux sont loin,
Proche encore le grand miroir
Où jouent les paysannes,
Où l'on bat le briquet
Pour effrayer les rêves, ou s'approcher.

*

A présent, il joue très seul
Dans la vérité de l'adverbe
Humainement,
Sur la berge terrible ;
Ne cherche plus
Les tendres modes, les accents ;
Ne compte plus les incertains
Enfants,
Cueillant, avides, les baies,
Les mûres. Mais encore s'il vit,
L'eau pesante,
Les buissons, les reptiles,
Il trouvera peut-être
A les chanter.

*

(Loin de toute ville,
Nue monstrueuse colline,
Et ce chant de pipeau !
Un lac dans les ruines,
Mental comme l'eau
De la mémoire,
Sous la lune.)

*

Mais il n'a pas cherché refuge,
Il ne s'est pas blessé
Aux descriptions :
Sainte douleur qu'inflige
La ruine maternelle
Des vallées,
D'une fumée qui tourne
Vers le soir. O fermes
Qui prolongez l'éclat
De la douceur et de la force,
Vous êtes saintes en nous
Comme les mères vieilles
Qui s'éloignent déjà,
Terres au loin sur l'eau, terres blanches.

*

Et retourner, toujours seul,
Pleurer la perfection
D'un vers ou d'un visage,
Parce qu'autour de nous
A grandi l'ombre. Au coin
D'une ruelle, tu peux entrer
Dans un bar,
Brillant, beau peut-être
Comme un bosquet.

*

Et là grandit aussi
Le labeur lumineux
Des textes : que n'attends-tu
Le chant d'un coq,
Le vent profond, enfin
Les larmes des Ménades,
Pour travailler
A l'obscur maison ?
Je prends avec moi
Les armes, qui font proche le passé,
Et le tendre bâton
Dont on pique les bœufs.

III

CUMES

A peine si tu chantes les cavernes
Et la plaine liquide,
Berger de la dernière voix.
L'éblouissant printemps,
Il pèse sur la terre
Et l'attire :
Tel en la nuit
Le fléau des étoiles, ou le rayon
Des phares
Dans les yeux d'un lapin
Sorti des sentes chaudes.

*

Ce n'était pas un souvenir,
O vin perdu,
Ni la dissipation
D'une eau sur les rochers,
Une fraîche guerrière
Qui attend près d'un roc ombragé,
Le Soleil se levant.

*

Et s'il faut une voix,
Que s'ouvre un livre
Dans ses collines
Et ses maisons antiques,
Un livre anxieux et proche
Où le récit d'un ciel nocturne
Souffle sans bruit :
Quelques fauves, une enfant
Qui passe sur la terre,
Et la tristesse de veiller là,
Sur les planches,
Lorsque tout dort.

*

Mais je vis pour toi, je décline
Comme on attend
Que les voix cessent,
Et la brise du soir,
Pour s'en aller sur l'eau. C'est là
Que je me tiens, c'est là
Que je m'essaie encore,
Murmurant,
A ce récit non divin,
Que baigne maintenant la mer,
Et qui s'emporte, nul
Ou chantant, sur les rochers.

*

Mais ces cordages, ce fil,
C'est Ariane
Épousée par la lumière,
A ses beaux détrit
Jouant comme une enfant
Sur le sable.

*

Et son cœur cuirassé,
Son amour, ses limites,
Et ce qui bat
Dans la psyché silencieuse
Et que le jour efface,
O peurs
Que le poids d'un galop
Touche sur la terre
Et fait chanter là-bas !
Non, à ce qui ne vient pas
Décrire les vallées,
Non, même au jour
S'il ne chante
L'éclat d'un fleuve jaune
Ou la patrie,
Non aux barques malheureuses,
Aux mains de destruction.

*

Car un livre est tout instant
Où se referme et s'ouvre
La blanche nuit des troupeaux,
Et l'odeur de ses sèves
Fermente au loin
Comme un léger

Nuage : désert et pénitence
De quelques jours
Où s'enfuit ce vent-là,
Cet esprit qui s'envole,
Moqueur comme un faune,
Et paternel.

*

En vain, non pas en vain
L'on souhaite
L'admirable bruit des bateaux,
L'églogue des pêcheurs
Qui sont divins
Avec leurs hameçons, leurs filets
Rouges sur la mer.

UN RETOUR

Allons vers ces lieux, la mer
Violette s'est apaisée.
Elle, est un champ
Jamais coupé,
Elle a des vignes proches,
Des enfants qui nourrissent
Des loups. Elle est aussi
La seconde porte,
Faisant poids de ses eaux
Contre l'alme maison
De la terre.
Et c'est cela, jeté
Dans le crépuscule,
Qui nous retient de pencher nos têtes.

*

Oui, nous pourrions retourner
Vers le détachement
Des arbres, le grand arbre de Judée
Coupé, son portique nul.
Mais l'enfant qui est parti
Déteste les cieux,
Sinon ceux-là qui tournent
Dans la nuit
Avec les compagnes blanches,
O plus douce
Qu'un tranquillisant,
Et l'eau d'un verre, le soir,
Pour adoucir et panser
Quelle blessure ?

*

Mais je vois la nuée
Dans le livre,
Et les intelligences de sa nuit
Portant jusqu'au pourrissement
Des signes noirs
Et des veines fragiles
Vers d'autres transparents amours.

*

Penche-toi, aide-nous,
Père de ce jeu,
O dérobé, souriant,
Qui commandes à l'incertaine comédie
Des buissons, des aurores,
Tours de pierre ou de béton,
Impures eaux et guerre
Joyeuse. Mais quel gibier
Protèges-tu ?

*

La pente, les cieux coupés,
Les orties noires qui tremblent
Sous le vent,
Le tout pareil rivage
Qui est en toi
Parle des lieux perdus.
Mais tu n'as plus là-haut
Qu'une tour inutile,
Mille ans, peut-être,
La combleront
De ces étoiles prises aux décombres.

*

Avec l'humide nuit, le temps
Et la musique,
Ou le bruit même du téléphone
Dans une chambre haute,
Tu poursuis, jubilant,
La roue des anges et les images,
Pleine et fuyante tête
Qu'il faut parfois
Poser sur un rocher comme une mère.

*

Hé ! que voles-tu au monde ?
Quelles semences,
Dans le jour étoilé
De la très vieille terre,
Ont pu fleurir ? Non,
Tu ne parles plus,
Tu sembles naître
A ce ruisseau des formes
Où, tonnerre inconstant,
Le langage

Engendre sa clarté. Ce n'est
Donc pas ce monde mort !
Et la joie des bouviers
— Leurs vaches blanches
Irritées de mouches —
Est parfaite
Comme une eau que retient
Le gobelet de fer.

*

Une scène rapide et les eaux
Blanchissantes,
Ce n'est pas plus,
Dans les herbes et la fuite
Des feuillages clairs,
Que l'être de la chaleur qui descend
Comme un glaive.
O pleine, comme un jour,
De présences terribles,
Meurtrie, mais non pas
Morte, que le jour te préserve
Avec les poésies : là-bas
Où la nuit tombe,
Les enfants se pardonnent
Sur la berge,
Partageant les raisins.

*

Mais tu demandes : les lignes
Qui sont là,
Qui déjà et brillent et meurent,
Feront-elles trembler
Le visage de Cumes ?
La route, en bas,
Sans poussière, sans voitures,
Ne dessine rien. Là-haut,
Les blocs, un peu plus consumés
Par l'antique foule,
Ils s'avancent dans le ciel.

*

Tu feins toujours,
Mais tu admires en toi-même
Le grand lac découvert
(Bleu dans ses flancs
Bâties de sable)
Qui avait nom de la mort
Et qui pourtant, semble-t-il,
T'a réveillé. Ainsi
Tu chantes, mortel et gai,
Tu souris maintenant
A Théocrite.

LES BOIS, LES RUINES

Et l'élégie se renouvelle
Au silence — et comme un fleuve
Dans nos voix s'y perdant.
Que l'homme, sa dernière heure
Le reçoive sans cris,
Comme une gare mal éclairée
Mais chaude encore. Je le suis,
Ne voulant pas partir, ne voulant
Qu'une voix, parmi les servantes
Et l'eau des quais.

*

Mais, derrière la vitre,
Tu étais la récitation
Des prés et de l'histoire, le don
Des hommes blancs, des bois
Anéantis. Et ton silence est haut
Comme l'auberge des idées,
Avec sa chèvre
Scintillante et les premiers chants,

Puisque toute chose a reçu son nom
Dans cette odeur de terre
Et le premier silence.

*

Et puisque l'épée du temps
Se refuse,
Et que les champs ameutés,
Les douces plaines,
S'accompagnent du soleil blanc
Comme un berger,
Marcher, se perdre, et se sentir
Transi, sans aucune clôture
Qui puisse retenir
Tout le flot anuité, les perçantes
Étoiles, les ombres,
C'est cela, dans la clarté
Du gaz ou la pluie,
Que tu aimes à laisser s'enfuir
Comme si peu d'années
Pesaient sur tes épaules.

*

Ah, qu'un chariot qui grince
Au sommet d'une pente,
Ou le gardien d'une maison fermée
(ses vergers,
L'ombre des colonnes),
Soient comptés par le silence
Dans le récit sans nom.
Rien ne nous connaît plus
Sinon la crue des jours ;
Rien ne nous veille plus, peut-être,
Enfants à la mamelle,
Et la barque est si proche !
Il faut tout dire, prier
Pour qu'un livre lointain nous reçoive.

*

Tu te rapprocheras, tes yeux
Attristés verront le vin des jours,
Tu auras peur
Un instant,
Et tu verras l'Antiquité.

*

Une berge, l'éclair d'un fleuve,
Et ce qui m'inspirait,
La lumière se perdant, le vin,
Le rêve des abeilles
Affamées,
C'était un autre fleuve,
Comme une métaphore du flot des mains
Priantes sur les feuilles,
O combien, jour d'été,
Je fus limon, mémoire, et flux,
Je ne demandais rien.

*

Je m'arrêtais sous la meule
|| Du soleil, je regardais,
Dans les briques et les affiches sales,
La piété du temps. Or toi,
Tu t'exclamaï, jeune fille
Aux yeux de génisse,
Sauvant des airs des phrases
Ou la beauté d'un temple
Parmi les pins,
Comme si la chaussée, les douces
Prostituées assises sur un talus
Devaient être aussi là
Pour ton amour.

*

Un vin sanglant
Sur la jeunesse du ciel,
Une moto passait
Près des ruines.

BRUITS D'ÉPOPÉE

Les eaux meilleures, ensevelies,
Qui les peut regarder ?
La terre dépouillée, les joncs
Maintenant noirs, la tourbe,
Tout s'amasse
Dans le pas de la guerre.

*

Un pas encore, un pas,
Vers la plaine veillée
Par les plaintes, et
Déjà, de la dernière étoile
Tu verrais le visage léger, blessant,
Si rien ne renaissait
Dans les champs incultes,
Les beaux déserts,
Ou bien qu'un nourrisson ne porte,
Pleurant, ses espoirs et sa nuit
Dans ta maison de terre.

*

Qui suffit à notre peine d'écrire ?
Est-ce une voix qui, vaguant,
S'est attachée à l'esprit
Comme l'amas des algues
|| A un bateau ! Est-ce un air
Dans le ciel vrai, ou
Le murmure ignoble des veines
Qui se poursuit sans repos ?
Rien ne le dit,
Et les voix, elles, ne chantent
Que leur vide, si des enfants,
Les yeux rongés de mouches,
Ou quelque bois dévasté
Nous regardent soudain.

*

Et maintenant les bergers
Nous abandonnent
A l'ironie de notre mort,
Chantant faux, parlant
Une langue souterraine,
Ayant lâché tous nos fauves,
Blessé nos corps ! O l'homme,
Avec ses souvenirs de terre primitive,
Qui le rejoint, qui lui parle ?

*

Mais je te soutiens, blanchissante,
De la première à la dernière nuit,
Sans flûte, sans ivresse,
Sans plus d'espoir
Que cette aube accumulée de livres,
Ce texte infime dans les nuits.
Je connais tes larmes
Non perdues, ta vie éperdue d'air.

*

Et : cendres, corbeilles vides,
Enfants arrachés à la vie,
Nous ne vous perdons pas,
Car un principe nous retient
Entre le monde
Et la poussière. Et vous aussi,
Faites paix, usines bleues
De la paix, il faut descendre
Au passage avec vous,
Ne pas craindre de toucher l'eau.

*

¶ Ici, tu verras les dommages,
Et l'eau de cendre
Dans les bois, le lait versé
D'un poème : aux bouches
Des guerrières, dans le récit finissant,
Que l'ombre ne s'ouvre pas !
Que la voix nous protège,
Avec ses souvenirs, ses gares
Silencieuses,
Et que changent ses feux
Si notre cœur doit se glacer,
Ainsi qu'en la forêt
(La clairière et la lance)
Où résister avec les voix perdues.

FIN